

Couvents de la Suisse alémanique à la fin du XVIIe siècle : notes de voyage d'un Religieux Prémontré

Autor(en): **Backmund, Norbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **46 (1952)**

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-127828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Couvents de la Suisse alémanique à la fin du XVIII^e siècle

Notes de voyage d'un Religieux Prémontré

publiées par le P. NORBERT BACKMUND, O. Praem.
p. t. Abbaye d'Averbode (Belgique)

(Fin)

La curiosité et la dévotion m'arrêtèrent trois jours aux Ermites ; après quoi je repris ma route et visitai en passant une douzaine de chapelles bâties à peu de distance l'une de l'autre, dans une plaine d'une demie lieue de longueur au nord-est de l'abbaye¹. Elles sont grillées et l'on y voit représentées en grandes et grossières figures de bois la naissance, la vie et la mort du Sauveur. A une petite lieue de distance est une charmante petite église sous l'invocation de St-Meinrad, fondateur du monastère². Ici commence une descente rapide de deux lieues jusqu'au lac de Zurich.

Pour connaître au juste l'élévation d'Einsiedeln au-dessus de Zurich, il ne faudrait que savoir combien Rappersweil est au-dessous des Ermites, car cette ville est à l'extrémité méridionale du lac, comme le point le plus au nord. Huit lieues de distance de l'une à l'autre donnent la longueur du lac ; et si de la chapelle de St-Meinrad vous appliquez le niveau jusqu'à sa surface, vous saurez précisément l'élévation du pèlerinage fameux. Je ne m'amusai pas à cette opération

¹ L'auteur fait ici allusion aux six chapelles qui furent érigées, au début du XVII^e siècle, près du couvent, sur le Brüel, en l'honneur des Mystères du Rosaire. Elles ont été enlevées en 1837.

² La chapelle de St-Meinrad sur l'Etzel, à l'endroit où celui-ci vécut tout d'abord comme ermite (de 828 à 835 environ). D'après la légende, c'est là que fut déposé son cœur. La chapelle actuelle date de 1698.

géométrique ; une marche de deux fortes lieues sur un plan très incliné fut l'unique problème que je me chargeai de résoudre et c'en fut assez pour une après-midi. J'arrivai néanmoins de très bonne heure au bout du lac dans lequel s'avance une langue de terre à une distance considérable. Là commence un assez mauvais pont de planches que, pas de voyage, je mis 26 minutes à franchir. A son extrémité sur la rive orientale du lac est, au pied des montagnes, la petite ville de Rapperswil.

Elle ne me parut avoir rien de remarquable. Aussi dès le lendemain matin je vins déjeuner à une abbaye de religieuses de Citeaux ¹, sur la rivière, à une forte demie lieue de mon gîte. J'y trouvais trois Bernardines françaises qui joignirent les honnêtetés de leur nation aux doléances et à la cordiale réception de leurs Sœurs suisses. Elles m'informèrent que je me trouvais à quatre lieues d'un couvent des nôtres à la porte desquelles il me fallait nécessairement passer. Sur cet avis je m'arrangeai pour y arriver sur le soir. La chaleur était excessive et la route dans les montagnes extrêmement pénible. Sitôt que je rencontrai quelque ombrage, j'y prenais un peu de repos. Enfin vers les quatre heures je me vois au fond d'un vallon d'où j'aperçois ce couvent nommé le Mont Sion ² et qui n'a assurément rien de commun que le nom avec la riche et célèbre Abbaye de Prague.

Un curé suisse, religieux d'une petite abbaye chez les Grisons ³, en jetta les premiers fondements, il y a tout au plus une quarantaine d'années. Du fruit de ses épargnes et des aumônes qu'il sut se procurer, il acheta ce rocher aride pour y bâtir un couvent. L'église en est assez grande et fort jolie. La maison, bien blanchie, semble quelque chose de loin, mais de près elle n'est qu'une double file de petites cellules l'une sur l'autre. Une haie de fascines fait la clôture qu'on peut sauter à pieds joints. Le domaine de cet établissement mort au berceau n'avait pas une portée de rayon de mousquet. Elles avaient pourtant une éco-

¹ Wurmsbach, près de Rapperswil, au bord du lac de Zurich. C'est un couvent de Cisterciennes, fondé à Oberbollingen vers 1250 et transféré ici en 1259. DHBS VII, 385.

² Berg Sion, sur le Ricken, couvent de Norbertines, fondé en 1761 par un prêtre séculier, Joseph Helg. L'abbaye prémontrée de Strahov à Prague, où sont conservées les reliques de saint Norbert, s'appelle aussi « Mont-Sion ».

³ Helg Joseph, 1720 à 1787. Il était chapelain à Mosnang ; il fonda, en 1759, la paroisse de Libingen, où il fonda un couvent de Bénédictines, qui fut transféré plus tard à Glattburg, près d'Oberbüren. En 1761, il fonda le monastère de Berg Sion, puis, à Rome, un couvent de l'Adoration perpétuelle, mais qui disparut peu après. Il mourut dans la paroisse de Ricken qu'il avait créée. DHBS IV, 19. Lui-même n'était pas du tout un religieux.

nomie et des vaches, dont je ne doute pas que les dames capitulaires n'entendissent parfaitement le gouvernement. Elles venaient de perdre dans une seule et même personne : leur jardinier, leur fermier, leur confesseur et leur chapelain dont on lisait déjà la fastueuse épitaphe. Ce mouvement de leur reconnaissance et de leurs regrets ne me fit point naître l'envie de remplacer celui à la mémoire duquel elles l'avaient consacré.

Arrivé sur le sommet de cette montagne, je cherche une cour d'entrée ; et me voilà tout d'abord au jardin sans le savoir, car c'était une roche sèche où je doute qu'il y eût deux pouces de terrain végétal. J'y aperçois dix ou douze créatures sales, à la tête blanche, occupées sous la chaleur à ramasser de la rocaille dont le lieu était rempli. Je trouvai ce travail trop rude pour des pauvres converses, et je le leur dis. Elles lèvent la tête, me regardent, et se remettent à l'ouvrage sans me répondre. Par hasard passe un prêtre français, aumônier provisoire de la maison, qui s'amusait tout le jour de ce petit exercice. Il était déjà tard, et un orage montait, bientôt suivit une pluie à verse. J'étais à deux lieues du gîte prochain, et personne ne me pria d'entrer dans la sainte Sion, beaucoup moins d'y souper et d'y coucher. J'y étais pourtant bien résolu. Je demande donc la Supérieure, et la voilà. Je lui dis que je coucherais chez elle, et j'y couchai ; que j'y souperais, et j'y soupai, si l'on peut appeler un repas un demi-pied de veau qui sans doute était destiné tout entier pour l'heureux *Pater* des saintes filles. Au moins j'eus un lit et une chambre propre, un verre de vin. Je leur dis en partant que j'acquitterais trois messes pour elles. Ma conscience est fort tranquille sur le dommage que je leur ai causé, d'après une indemnité pareille. Cependant, l'ecclésiastique m'assura qu'elles étaient à l'aise, et que c'était pour s'enrichir que ces dix-neuf filles s'étaient condamnées à un genre de vie si pénible et si étroit.

Elles se disent de l'Ordre de Prémontré, et en portent l'habit. Mais elles n'en connaissent ni les statuts, ni les Supérieurs, ni les usages ¹. Elles sont soumises à l'Evêque de Coire et récitent l'office en allemand.

¹ Helg commit l'inconséquence de faire de ses fondations — qui sont nées de l'esprit du XVIII^e siècle — comme des doublures des ordres anciens, tout en écartant soigneusement toute ingérence de la part de ces derniers. Pour rendre ses monastères « indépendants », il les soumit à la juridiction diocésaine, situation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours : ce sont des congrégations diocésaines, qui n'ont des ordres anciens que le nom. Sur le couvent de Berg Sion, cf. *Mon. Praem.* I 66.

Elles ont aussi l'adoration perpétuelle, c'est-à-dire la récitation éternelle de rosaires et de litanies. N'était-il pas assez extraordinaire, lorsque l'opulence des cloîtres avait provoqué partout contre eux la cupidité du siècle, lorsque la plupart étaient devenus la proie de leurs envieux et que la hache de la destruction était presque partout levée sur le reste, quand l'aisance y a depuis longtemps éteint l'esprit de travail et de pénitence qui y attira de si abondantes bénédictions même terrestres, de rencontrer sur la pointe d'un rocher de Suisse une institution qui rappelle la faible origine des plus riches monastères et l'image du XII^e siècle fidèlement retracée sur la fin du XVIII^e ?

Je quittai cette montagne de Gelboe que ne fertilisa jamais ni pluie ni rosée ; et s'il faut absolument la nommer ainsi, j'abandonnai sans regarder derrière moi cette Sion helvétique qui pouvait bien être le chemin de celle du ciel, mais qui n'en offrait ni l'avant-goût ni la peinture. Je sais qu'au séjour des bienheureux il n'y a rien à manger ni à boire ; mais c'est qu'on n'y éprouve aussi ni faim ni soif. Or j'avais l'une et l'autre en partant et ce ne fut qu'après avoir marché deux heures que je trouvai les moyens de satisfaire à ce double et impérieux besoin.

A l'entrée d'une petite ville du Toggenbourg, j'aperçus sur la colline un couvent de religieuses ¹. Un Bénédictin de St-Gall qui le gouvernait non seulement m'y reçut et m'y traita très bien, mais encore me retint jusqu'au lendemain. De plus, il m'engagea à visiter sa célèbre abbaye et m'assigna pour gîte et repos intermédiaire celle de Magdenau, à quatre lieues de son poste et à égale distance de sa ville et de son cloître. Je suivis la route qu'il me traça, et le samedi avant cinq heures j'étais arrivé chez ces religieuses de Citeaux ² dont la retraite n'offrait pas comme le Mont Sion le parfait tableau de la pauvreté évangélique et de la pénitence chrétienne. Elle est située dans un vallon agréable, auquel on ne parvient de la plaine qu'après avoir franchi une montagne couverte de bois. En sorte que ce monastère, quoiqu'à peu de distance de la route, est absolument caché aux regards des passants. J'aurais eu quelque peine de le découvrir, et déjà j'errais dans la forêt

¹ Maria zu den Engeln, près de Wattwil, dans le Toggenbourg : maison de sœurs, née vers 1411, elle se transforma en couvent de Franciscaines, qui acceptèrent, en 1592, la règle des Capucins. Le monastère est à sa place actuelle depuis 1621. DHBS V.

² Magdenau, couvent de Cisterciennes, fondé en 1244 et qui existe encore aujourd'hui. Cf. E. GRUBER, *Geschichte von Magdenau*. 1944. DHBS IV, 530.

sans savoir quel chemin prendre, lorsqu'un bruit de plusieurs voix de femme vint frapper mes oreilles. Je dirigeai mes pas de ce côté et rencontra la communauté tout entière qui accompagnait à la promenade la respectable Abbesse de Gutzzenzell¹, en Suabe, qui allait en pèlerinage aux Ermites. Je fis mon petit compliment qui fut reçu avec bonté, et l'on m'engagea à reprendre avec la troupe la route de l'abbaye d'où je ne repartis que le lendemain après midi.

Ce couvent n'a rien de remarquable que l'avantage de sa situation. C'est une solitude silencieuse faite pour élever l'imagination par la variété des objets qu'elle présente lorsqu'on sort du bassin dans lequel le monastère est bâti. Des prairies immenses sous les pieds, des rochers qui fendent les nues, des bosquets dispersés sur les collines, deux ou trois jolis villages, voilà ce que le spectateur a le plaisir de contempler à la sortie des bois de cette abbaye.

Magdenau est dans le Toggenbourg qui reconnaissait encore l'Abbé de St-Gal pour son souverain, quoique différents traités en conséquence des guerres longues et sanglantes que la réforme de Zwingle alluma dans la Suisse y eussent considérablement restreint ses droits.

* * *

Le monastère de St-Gal² fut fondé au VII^e siècle par le saint solitaire dont il porte encore le nom. Il était disciple de saint Columban, moine irlandais qui s'était établi dans les montagnes des Vosges et y fonda la célèbre abbaye de Luxeuil. Il envoya Gal, son disciple, annoncer la foi aux païens d'en deçà du Rhin, et malgré les dangers inséparables d'une telle mission au milieu d'une nation idolâtre et barbare, le nouvel apôtre s'avança jusqu'aux bords du lac de Constance. Le hasard l'ayant conduit dans un lieu où une grande multitude de ces sauvages célébrait une fête en l'honneur de Mercure, le saint Prédicateur commence à leur annoncer un Dieu plus digne de leurs hommages. Il est accueilli par des railleries et des injures. Les miracles sont pour les infidèles, dit saint Paul. Gal, au milieu d'hommes brutaux et grossiers, eut la confiance d'en entreprendre pour les convaincre. D'énormes

¹ Gutzzenzell O. A. Biberach dans le Wurtemberg, couvent de Cisterciennes de 1330 à 1803, aujourd'hui château.

² St-Gall, abbaye bénédictine, dont les débuts remontent à saint Gall, au commencement du VII^e siècle, devint un monastère bénédictin vers 748 ; fut supprimé en 1805. DHBS V, 645.

cuves de bière servaient tout à la fois aux libations offertes à l'idole et à l'intempérance de ses féroces adorateurs. Le Saint s'avance au milieu des buveurs et de leurs tonnes, souffle dessus en présence de ce peuple nombreux, les vases se brisent et la liqueur est répandue. Cet acte de puissance va sans doute les rendre dociles à la voix du Thaumaturge, ils vont reconnaître en lui l'envoyé du ciel ? Non, cet homme a bonne haleine, disent assez tranquillement les ancêtres des Suisses modernes.

Cependant Gal s'établit au sein de cette peuplade barbare dont ses travaux et ceux de ses disciples durent former des hommes avant d'en faire des chrétiens. Les cabanes qui environnèrent d'abord le monastère furent l'origine d'une ville florissante, et les coteaux sauvages d'alentour se couvrirent de vignes et de riches moissons. Ainsi saint Gal est, entre mille autres, une preuve frappante des services importants que l'Ordre de St-Benoît a rendu à la civilisation, à l'agriculture et à la religion.

Quelque doux que fut le gouvernement du monastère, sa capitale qui est jointe à l'abbaye s'y était longtemps soustraite. Elle embrassa la réforme de Zwingle, se révolta contre l'Abbé et, après bien des troubles et bien des guerres, elle se maintint dans son indépendance avec son petit territoire qui ne s'étend qu'à un quart de lieue de ses murailles. Elle était gouvernée par des magistrats électifs par le peuple.

Le commerce de St-Gal consiste en toiles blanches : les prairies en sont couvertes à une grande distance. La ville est d'une médiocre grandeur, fort peuplée, et il y règne une grande activité. Elle est au milieu d'une longue plaine traversée par une rivière et qu'environnent, au sud et au nord, des collines élevées couvertes de moissons ou de vignes. La seule religion réformée y est permise.

Mais à son tour l'abbaye ne tolère aucun calviniste dans ses domaines voisins. Son église sert de paroisse à 8000 âmes. L'abbé exerce la juridiction quasi épiscopale sur toutes celles de son état, et tient dans son abbaye un séminaire d'ecclésiastiques destinés à les gouverner. Pendant le séjour que j'y fis, on y célébrait avec beaucoup de ferveur les cérémonies d'un Jubilé. L'affluence était prodigieuse. Des processions de trois et quatre mille personnes traversaient en ordre une ville toute protestante. Mais sous la porte on baissait les croix, l'on interrompait le chant, et les prêtres déposaient l'étole pour ne la reprendre qu'à l'entrée de la vaste cour de l'abbaye.

Elle est jointe à la ville au midi et située au pied d'une très haute

montagne. Deux superbes tours jumelles et surmontées de globes et de croix dorées l'annoncent de loin et la distinguent des temples réformés qui la voient. L'église est d'une grande élévation, d'une immense étendue, d'une architecture moderne et décorée avec autant de richesse que de goût. Le chœur est orné de bas-reliefs très finement travaillés, et la voûte entière est peinte de main de grands maîtres. De grosses cloches remplissent les deux tours : je les ai ouï sonner toutes à la fois ; jamais je n'ai entendu si bruyante et en même temps si imposante harmonie.

Les édifices abbaticaux et conventuels sont vastes et commodes, mais la plupart antiques et sans magnificence. La bibliothèque était belle et nombreuse et dirigée par un homme entendu dans le métier, ce que j'ai rarement trouvé dans tant de cloîtres que j'ai vus. Une grande salle était remplie de manuscrits. Tous étaient bien conservés et arrangés en bon ordre. Le religieux chargé de ce soin était aussi versé dans la connaissance de cette partie de la littérature, que comblant à montrer en détail aux étrangers curieux le trésor dont il avait la garde. On y voyait une multitude de choses rares en tout genre, et pour l'antiquité, des pièces des VII^e et VIII^e siècles. J'ai passé deux heures à admirer tant de précieuses richesses.

Je m'arrêtai à St-Gal une semaine entière. Dès le lendemain de mon arrivée le Prince-Abbé auquel mes certificats avaient été portés, témoigna le désir de me voir et non seulement m'invita à manger à sa table, mais à passer chez lui la fête de l'Ascension et son octave. C'était une distinction que je devais aux témoignages flatteurs que m'avaient donnés même les Prélats de Suabe. Les prêtres passant à St-Gal n'y couchaient que deux nuits, et mangeaient avec le religieux vicaire général du Prince¹.

Ce vertueux vieillard tomba, pendant mon séjour chez lui, dans la maladie dont il mourut quelques semaines après. Les deux derniers jours il ne vint point à table, mais il recommanda à un Prélat alsacien de son ordre de ne pas me laisser partir sans l'avoir vu. Je sollicitai donc l'honneur de lui rendre mes remerciements, qui me fut accordé sur l'heure, quoiqu'il eut eu dans le jour un accès de fièvre. Il m'entretint avec beaucoup de bonté pendant plus d'un quart d'heure dans sa

¹ Il s'agit sans doute du P. Célestin Schiess de Stauffen, qui fut doyen de 1757 à 1775, puis de nouveau de 1783 à 1797, et qui mourut le 8 septembre 1798. Cf. R. HENGGELER, *Professbuch von St-Gallen*, p. 398.

chambre d'audience. Il me questionna sur mes projets et me dit que je lui ferai plaisir de l'informer de mon sort et je le lui promis... Il me présenta sa main que je saisis pour la baiser, et un louis d'or tomba dans la mienne.

Il régnait dans cette maison une discipline exacte. La communauté était d'environ cent religieux, deux Prévotés comprises. Les convers y portaient la barbe comme les capucins, et le chef de ce monastère, le premier allié des Suisses, ayant comme eux des régiments entiers au service étranger, une cour et des officiers nombreux, était vêtu ainsi que le frère cuisinier, d'une robe de grosse serge.

A deux lieues est de St-Gal est la petite ville de Rorschach avec un port sur le lac de Constance. Elle est du domaine de St-Gal qui y a une belle prévoté sur une hauteur à l'ouest, et habitée par quelques religieux ¹. Je m'y rendis dans le dessein de faire par eau les neuf lieues qui me restaient jusqu'à Constance. Mais étant arrivé trop tard, je fus contraint de les faire par terre. Ce fut moins un voyage qu'une promenade. Je marchais constamment sur le bord du lac, presque toujours à l'ombre, jouissant de la vue d'une campagne fertile et de celle des eaux, et même de la côte opposée. Je me trouvai donc sans m'en appercevoir à l'abbaye des Chanoines réguliers de Creuzlingen et aux portes de la délicieuse Constance.

Mon premier soin en arrivant à Constance fut d'y chercher une petite chambre dans l'intention de m'arrêter quelques mois en cette ville. Un religieux curé de l'abbaye de St-André, à Clermont ², m'offrit la moitié de la sienne qu'il louait trois florins par mois et que nous occupâmes ensuite à frais communs. Chacun mangeait où et comme il voulait. Je me voyais au retour de mon voyage de Suisse plus riche qu'à mon départ. Je n'y avais point fait le capucin, c'est un métier pour lequel je ne me reconnais ni goût ni talent. Je ne devais pas non plus exciter la pitié par un extérieur misérable : je sortais de deux riches abbayes, et quoique je n'eusse qu'un seul habit, il n'était ni sale ni déchiré. Mais quand, comme chez les opulents chartreux et le Prince-Abbé de Muri, j'avais trouvé un demi-louis d'or sous la tasse à café qu'on m'apportait pour déjeuner, je l'avais ramassé sans croire compromettre ma délicatesse, et j'aurais bien voulu que d'autres encore

¹ Marienberg, près Rorschach, une dépendance de St-Gall. Le bâtiment actuel fut commencé en 1489 par l'abbé Ulrich Roesch ; c'est aujourd'hui l'Ecole normale cantonale.

² Abbaye prémontrée, Dép. du Puy du Dôme. COTTINEAU, 807.

que Monseigneur le Nonce m'eussent donné un ducat pour deux messes. Je vous ai déjà parlé du louis de St-Gal.

Je rendis compte à Monseigneur l'Evêque de St-Malo de mes bonnes aventures, et de ma dépêche pour Salem. Il fut d'avis que j'en fisse le voyage. Ce n'était qu'à deux lieues et demie de Constance. Après donc y avoir pris quelques jours de repos je passe le lac à dessein de m'y rendre.

J'avais vu dans les abbayes où j'avais demeuré ce directeur du collège des Prélats de Suabe, sur lequel il exerce l'ascendant que donnent au moins les grandes richesses. Mais malgré ses fréquentes visites, je n'avais jamais eu l'honneur d'en être seulement regardé, bien loin d'avoir celui de l'entretenir. Au moins je connaissais M. son cocher à côté duquel je m'étais trouvé le jour de la fête de l'Abbé de Roth et même son valet de chambre, clarinette fameux, que M. le Prêlat de Schussenried avait obtenu de son maître pour quelques amateurs qui se trouvaient parmi ses religieux. Ainsi j'avais à Salem au moins des connaissances et au besoin des protecteurs. Malgré cela, ce n'avait été qu'avec une répugnance masquée que j'avais accepté ce médiateur de la main du légat apostolique. Je savais que cet abbé n'aimait pas la nation française, et était peu favorable au clergé proscrit. Il donnait pourtant, dit-on, des contributions considérables à la table commune de Constance, mais les prêtres passants étaient mal reçus chez lui. On les mettait manger avec d'espèces de domestiques. Ce monastère qui a plus d'un million de revenus n'avait pas reçu un seul religieux de son Ordre, pas même l'abbé de Pontigny¹, chef de sa filiation. On y regardait un français comme un lépreux dont l'approche est contagieuse et voilà l'étrange patron que me donnait Monseigneur le Nonce, et auquel j'eus le courage d'aller porter ses lettres.

Salem, au nord-est de Constance, est située dans une belle plaine environnée de montagnes et de bois. Une rivière passe dans les cours même de l'abbaye. C'est un immense et superbe monastère que l'on prendrait pour une petite ville. La garde se monte aux portes comme à celles d'une place de guerre et l'on y voit plusieurs canons sur leurs affûts. Un soldat m'arrête, me demande des papiers, j'en donne, et en attendant qu'il les porte à faire examiner je reste au corps de garde. Il revient au bout d'une demi-heure et me conduit dans une grande

¹ Pontigny était l'une des quatre abbaye primaires de l'Ordre, 1114-1790. Arrond. d'Auxerre, Yonne. COTTINEAU, 2331.

salle basse avec des sièges de bois qui me firent reconnaître le réfectoire des domestiques. L'heure du souper sonne, et voilà vingt personnes à table présidées par un gros convers. Je me promenais en silence dans la même salle en examinant par passe-temps des cartes géographiques suspendues aux murailles. On me regardait comme par surprise de ce que je ne prenais pas place. Je conservais ma contenance grave, résolu pourtant de le faire sur un seul mot qu'on me dirait, car à ce moment je sentais moins de fierté que d'appétit et je dévorais en esprit les repas des valets de M. l'Abbé.

Je lui avais, dès en arrivant, fait passer mes dépêches, mes excellents certificats et une lettre latine par laquelle je sollicitai à sa commodité une courte audience. J'y joignis aussi une autre lettre à M. l'Abbé de Roth, comme vicaire général et communicable à ses collègues, dont je n'attendais rien, non plus que de lui. Je m'attendais bien seulement qu'ils ne feraient que des conjonctures peu flatteuses pour leur compte sur le motif de mon voyage à Lucerne et la nature de mes entretiens avec le Nonce. J'avais si peu plié mon style au ton d'un gueux qui crie misère, que toute honnête que fut cette lettre M. de Salem refusa de l'insérer dans son paquet, et je fus contraint de l'expédier à part.

Un laquais vint enfin m'arracher à l'inspection de mes cartes pour me conduire à la table de M. l'Abbé. Je lui fais ma très humble révérence sans mot dire, ce qu'en Silésie l'on appelle faire son compliment... « C'est vous qui avez apporté les lettres de Monseigneur le Nonce ? » « Oui, révérendissime. » Ce fut tout. Je me tenais extrêmement sur mes gardes, comme un homme environné d'ennemis. La compagnie était nombreuse, la plupart des religieux, la chère délicate, le vin excellent et copieux, j'y bus jusqu'à du Bourgogne et autres vins de France. Mes voisins furent honnêtes, et j'aventurai de causer avec eux, mais je le fis avec la modestie d'un novice. Après la table je trouvai moyen de m'approcher du chef, et sans effronterie je mis mon mot dans la conversation. Je vis qu'on marquait quelque surprise, mais que je ne jugeai pas de mauvaise augure. Ce Prélat, grand homme froid et taciturne, qui a toujours les yeux baissés et ne se meut que d'une pièce, eut l'air de m'écouter avec attention et sans déplaisir, ce qui me parut toujours un avantage.

Je passai deux jours dans l'attente d'un moment d'audience dont je m'étais flatté et que je croyais m'avoir été promis. J'examinai donc à loisir une église vaste et antique, mais richement décorée et dans le goût moderne. J'y comptai vingt-cinq autels avec leurs accompane-

ments, un grand nombre de belles statues, des balustrades parfaitement travaillées, etc. . . tout cela d'albâtre ou des plus beaux marbres d'Italie. Je vis de longs cloîtres, un superbe chapitre, un magnifique réfectoire, une bibliothèque où manquait le bibliothécaire de St-Gall, de très beaux jardins qu'une rivière traverse, et même les environs riant de ce fameux monastère. J'en voyais le chef à table où il me recevait toujours bien. Cependant la crainte de devenir à charge me fit enfin dire à son valet de chambre de ne pas manquer de m'avertir sitôt que le Révérendissime aurait le loisir et témoignerait l'envie de m'entendre. Il avait oublié que j'avais sollicité cette grâce qui me fut accordée sitôt que le domestique lui en eut rappelé le souvenir.

* * *

Monseigneur l'Archevêque de Paris et Monseigneur l'Evêque de St-Malo à qui je rendis compte de mon voyage, furent assez surpris de mon singulier dialogue avec M. l'Abbé. . .

Je résolus alors de m'arrêter quelques mois à Constance, de m'y appliquer uniquement à l'étude de la langue allemande que j'entendais parfaitement, mais que je n'étais pas encore exercé à parler, afin d'obtenir, ainsi que la plupart des alsaciens, quelque vicariat de village.

Il y avait dans cette ville une bibliothèque de lecture dont je connus par hasard le propriétaire, jeune alsacien émigré. Je m'inscrivis au nombre de ses abonnés, et moyennant 24 kreuzer par mois je pouvais y prendre des volumes, deux à la fois, autant que j'en pouvais lire. Je lui en ai expédié pendant mes deux mois de séjour 40 ou 50 pièces. Il gagna bien son argent.

Le matin je sortais peu, mais comme c'était dans la belle saison, juin et juillet, je passai l'après-midi tout entier à la promenade avec un livre. Je vous ai déjà dit que les environs de Constance sont délicieux en été. Sur la rive droite du Rhin au-dessus et au-dessous, même derrière le faubourg de Petershausen, sont de charmantes campagnes. Des vignes sur les coteaux, des prairies au bord du lac, des bosquets agréables. A une très petite demi-lieue une forêt de chênes et de hêtres au milieu de laquelle est un petit couvent de religieuses dominicaines nommé Ste-Catherine ¹ qui est en même temps un cabaret, comme presque

¹ St. Katharinenthal, couvent de Dominicaines qui date de la première moitié du XIII^e siècle. Il a été supprimé en 1869 et sert aujourd'hui d'asile pour malades et vieillards.

tous les cloîtres de la Suisse, dans lesquels les voyageurs et même les domiciliés trouvent pour leur argent à manger et à boire. J'ai souvent fait dans celui-ci avec des émigrés, clercs et laïques, et avec des dames, les minces écots que permettait l'état de nos finances. Nous partions de la ville dès quatre heures du matin, l'on se promenait dans les bois et l'on faisait au couvent en vin, en lait, en pain, en jambon, une dépense de sept à huit sous par tête. La gaieté de la nation se retrouvait malgré le malheur pour assaisonner ce frugal repas. On payait l'hôtesse voilée, toujours d'une mine engageante, et l'on revenait s'asseoir au bord d'une prairie à l'entrée du bois. Les hommes lisaient ou se promenaient, les dames cousaient ou tricotaient, la plupart pour vivre. Le dîner se prenait au pied d'un arbre et sur le gazon. Il consistait en un peu de viande froide, du fromage suisse et un peu de vin acheté chez les religieuses. La belle humeur suppléait à ce qui manquait du côté des mets et de la bonne chère ; on oubliait alors que l'on était malheureux. L'on revenait le soir content de ses compagnons et compagnes. On avait joui d'une conversation agréable, de la vue du lac, de l'ombrage des forêts ; j'avais en mon particulier feuilleté un volume et payé douze sous tant d'innocents plaisirs compris la salade qui servait de souper au retour. Je dînai quelque temps chez un traiteur français ; mais ensuite je trouvais mieux mon compte dans un cabaret allemand, où mon repas me coûtait douze sous. La viande n'y était pas délicate, c'était de la vieille vache, de la choucroute et autres friandises de cette espèce ; au moins l'on mangeait tant que l'on voulait et avec de bonnes dents et un bon estomac, et surtout un bon appétit, on n'était pas extrêmement à plaindre.

Je soupais dans notre chambre qui avait vue sur la place et le marché aux herbes, grande commodité pour des hommes qui soupaient avec chacun un œuf et une salade au vinaigre, ou avec un petit poisson du lac qui coûtait deux sous et que voulait bien griller notre hôtesse.

Hors la porte occidentale et sur la rive gauche du Rhin est une charmante promenade nommée le Paradis. C'est un verger planté de pommiers qui a une bonne demi-lieue carrée et s'étend depuis le Rhin au nord jusqu'au pied des montagnes de Suisse au sud. Il s'y trouve un petit village au bord du fleuve, et l'on y vend du pain, du vin et du lait. Notre petite troupe composée de deux messieurs et de trois dames du pays de mon confrère fréquentait assidument cette promenade et deux fois la semaine nous y soupions avec du lait. Le dimanche nous buvions un verre de vin, et nos dames qui gagnaient 15 ou 20 sous par jour, nous faisaient les honneurs d'une tasse de café.

La maison où je logeais touchait aussi aux bureaux de la poste, et chaque jour de courrier je me tenais en observation à la fenêtre de notre galetas. Je voyais arriver d'un air empressé tous les politiques, c'est-à-dire les deux tiers des français, au moins une bonne heure d'avance. Ils se groupaient tout d'abord, et n'ayant pas encore de nouvelles à débiter et à commenter, ils s'efforçaient de deviner les futurs contingents libres et de lire comme des prophètes dans le livre de l'avenir. Chacun bâtissait son système, faisait son hypothèse et son calcul. Enfin un orateur ordinairement à voix perçante commençait à perorer une gazette à la main. Il devenait le centre d'un tourbillon nombreux qui de temps en temps l'interrompait par ses murmures, ses imprécations ou ses cris de joie. Jamais je n'ai quitté mon donjon pour m'aller mettre de renfort à aucun de ces auditoires. J'attendais jusqu'au dîner pendant lequel j'étais sûr de plus de dissertations politiques que de ragoûts friands ; mes oreilles y étaient souvent aussi peu flattées que mon palais.

Aussi longtemps que je m'arrêtai en cette ville je ne cherchai à lier avec personne et ne fréquentait que les connaissances peu nombreuses de mon compagnon, et outre le voyage de Salem, la plus longue de mes promenades fut celle de Reichenau ¹.

C'est une île du Rhin à deux petites lieues au-dessous de Constance. Elle a plus de trois quarts de lieue de circonférence quoiqu'à une demi-lieue de la rive gauche du fleuve. C'est une charmante solitude. On y voit encore les restes d'un ancien et célèbre monastère de St-Benoît qui y fut fondé au VIII^e siècle. Il avait été habité par 300 cénobites, mais au XVI^e siècle il fut supprimé et réuni à l'Evêché de Constance, il n'y en restait qu'un très petit nombre. Il ne fut pourtant éteint qu'à la charge d'y entretenir un certain nombre de religieux tirés d'autres monastères pour le service du chœur et la desserte des deux paroisses de l'île qui est fort peuplée et fertile en vins et en grains. Il ne subsiste plus qu'une partie de l'église et des édifices de cette abbaye si riche qu'on disait que l'Abbé pouvait aller de chez lui jusqu'à Rome et coucher chaque nuit sur ses terres. Là vivait au X^e siècle Herman surnommé le petit, poète fameux pour le temps et l'auteur des belles antiennes *Alma Redemptoris mater* et *Salve Regina*. J'ai vu dans ce qui reste de l'église le tombeau de Charles le Chauve un de nos premiers rois

¹ Reichenau, abbaye bénédictine, fondée par saint Pirmin vers 724. Elle passa en 1540 aux évêques de Constance, qui la laissèrent tomber en 1757.

carlovingiens, et dans le trésor sa grosse dent et une très belle agathe dont Charlemagne mort en 810 doit avoir fait présent à cette abbaye. J'ai erré pendant un demi-jour au milieu de ces ruines antiques. Le souvenir des pieux solitaires qui les premiers défrichèrent et habitèrent ce désert, les longues générations qui y vécurent et s'y sanctifièrent dans l'obscurité, le travail et la pénitence des hommes laborieux qui, dans les âges ténébreux et les temps d'une barbarie générale y conservèrent les monuments de l'histoire et sauvèrent les sciences et les lettres d'un naufrage sans retour, m'inspirait un saint respect pour leurs cendres vénérables éparses sur le sol de cette solitude. J'éprouvais une tristesse mêlée de plaisir à contempler ces restes échappés à la dent dévorante du temps. J'essayais de déchiffrer sur des pierres couvertes de mousse, des inscriptions presque effacées, et n'y lisais que la fragilité de tous les ouvrages des hommes qu'imprime malgré elle leur faible main sur les monuments que l'on croit les plus durables.

La vie libre et indépendante que je menais à Constance avait beaucoup d'attrait pour moi. Je ne m'y trouvais contraint en rien. Je payais chaque jour mon dîner ou m'en passais si je voulais, sans avoir besoin pour cela de la permission de personne. J'ai quelque fois en effet passé le jour entier dans un bois avec un livre en main, et un pain en poche que je mangeais au bord d'une fontaine quand la faim me prenait. Le soir au retour je faisais un petit souper chez le traiteur et y buvais pour quelques sous de vin.

Malgré toute mon économie, ma dépense totale se montait à un louis et demi par mois ; c'était douze livres qu'il fallait ajouter de ma bourse à ce que je recevais du secrétaire de Monseigneur l'Archevêque. Il aurait fallu en outre que comme les Hébreux dans le désert je n'eusse usé ni habit ni chaussure. Or, je n'avais que huit louis pour fortune. Je pensais souvent à cela malgré moi.

Autre cas moins fâcheux : je ne vivais pas en très bonne intelligence avec le commissaire de police. Il avait défense de souffrir qu'aucun émigré grossit le nombre déjà considérable en cette ville. Il ne donnait permission que pour quelques jours, et je devais regarder comme une grande faveur d'obtenir sur une requête en règle à laquelle s'attachait un certificat de quatre Evêques, une prorogation de deux semaines. Je fus plus d'une fois arrêté aux portes et dans les rues par des sergents du commissaire. Je me souviens surtout d'un de ces limiers au nez long d'un pied, qui m'a fait plus d'une impolitesse en nombreuse compagnie. Je crus que mon chapeau blanc et mon habit gris me rendaient trop

remarquable ; j'en achetai un brun et couvris le chapeau d'une toile cirée noire, mais sans y rien gagner du côté du mouchard au grand nez. Je me vis contraint de porter ma permission en poche, et lorsque la tenue en était expirée, je rédigeais une nouvelle requête que le secrétaire de Monseigneur l'Archevêque a quelquefois couru le risque d'aller porter au commissariat ou à la Régence.

L'homme au grand nez me donnait beaucoup à faire. Je ne savais de quel côté me tourner si l'on me forçait de quitter Constance, et alors encore je perdrais le louis que je recevais chaque mois. Cependant pour avoir patience avec le grand nez je cherchai un coin du monde où il n'y eut que des nez ordinaires, et voici la tentative que la nécessité m'inspira. L'un des prêtres séculiers que j'avais connu à Roth était devenu chapelain d'une baronne que je connaissais pour une bonne femme. Je lui écrivis pour lui demander la permission de résider trois mois sur les terres de la baronnie qui fournit un homme et demi quand le contingent est porté au quintuple. La baronne répondit qu'elle était veuve et qu'une affaire d'état comme celle-là était du ressort du baron qui dans la minorité des jeunes barons ses fils administrait la baronnie. La chose fut longtemps débattue dans le conseil de la régence et la pluralité me fut contraire. Une rivière séparait la baronnie de la baronne et des deux jeunes barons d'une petite terre appartenant à l'abbaye de Roth et à cinq lieues du monastère. Là était un pèlerinage le plus fameux de la Suabe où j'aurais très bien vécu du produit de mes messes, car les quatre moines en avaient pour fournir tous leurs confrères. Une petite auberge était sur le bord de la rivière et de leur cité. Le prêtre leur parla de m'y installer : ils dirent qu'ils ne le permettraient jamais. Vous voyez que Notre-Dame de Steinbach qui a déjà fait tant de miracles n'a pas encore opéré celui de rendre compatissants et humains les infatigables prôneurs de ces prodiges.

C'était dans les premiers jours de juillet. Le sort des armes contraire forçait tous les Français de quitter Constance et de se replier vers la Suabe. Dès la fin de juin les républicains sous la conduite de Moreau avait passé le Rhin près Kell et pénétré dans le Brisgau. Ils n'étaient plus qu'à quatre lieues de Fribourg sa capitale qui n'est éloignée de Constance que de vingt-quatre milles. L'armée autrichienne était en pleine retraite. Rien ne s'opposait plus au progrès de l'ennemi. La ville de Constance avait pourtant envoyé à sa rencontre du côté du Tyrol une centaine de volontaires qui s'étaient embarqués sur le lac pour Brégentz ; mais ces Césars revinrent au bout de deux jours

après avoir vidé deux ou trois futailles de vin qu'on leur avait donné pour soutenir leur courage. Quelques autres furent envoyés garder les défilés de la forêt noire. Il arrivait jour et nuit des flots de fugitifs de tous les lieux qu'occupait l'ennemi. Il me serait impossible de dépeindre la consternation et le tumulte qui pendant plusieurs jours régna dans cette ville.

Comme elle ne se trouve qu'à un demi-quart de lieue de la frontière de la Suisse, chacun s'empressait de transporter sur le territoire de cette république neutre tout ce qu'il avait de plus précieux...

Je voyais avec la tranquillité d'un homme qui n'a rien à perdre le tapage et l'agitation des habitants de Constance. Je ne fus donc pas un des premiers ni un des derniers à quitter la ville, ni un des plus pressés. Lorsque pourtant j'appris que l'ennemi s'en approchait, je chargeai sur mon dos mon sac de vieilles culottes, passai le lac et repris seul la route de Suabe...